



LA CITÉ DES CONGRÈS DE NANTES
DU 29 OCTOBRE AU 1^{ER} NOVEMBRE 2022

NANTES
UTOPIALES
FESTIVAL INTERNATIONAL DE SCIENCE-FICTION

LIMITE(S)

En 2021, le festival a fait face aux transformations qui bouleversent notre monde, il a chevauché les transitions imposées ou désirées d'un monde en mutation profonde qui cherchait les clés de l'évolution ou de l'adaptation, et, dans une édition résiliente, anticipé les bouleversements à venir.

Cette année, il revient au festival de connaître les limites, de tester le cadre, découvrir ce qui se trouve au-delà, franchir les seuils, quitte à sombrer dans l'hubris, cette démesure, ce crime contre les dieux qui fut le seul impardonnable péché de la mythologie grecque.

« Il y a des limites à tout » dit le sens commun, « sauf à la bêtise humaine », aurait rajouté Einstein.

Cette année encore, scientifiques, artistes, auteurs et autrices iront voir si, comme l'affirmait Alphonse Allais : passé les bornes il n'y a vraiment plus de limites !

CADRE(S)

La vie humaine est encadrée. Par son propre corps. Les personnages du film *Le Voyage fantastique* (Richard Fleischer, 1966) franchiront cette limite, explorant les voies internes de la vie, naviguant entre les parois de nos cellules. Ces voies qui semblent finies par notre épiderme mais qui sont en fait poreuses et ne vivent que par la grâce d'un échange quasi constant entre intérieur et extérieur. Et ces échanges de matières et d'énergie en produisent et ou dépensent d'autre, permettant aux cellules et donc à tous les êtres vivants de perdurer dans leur être. Ainsi, dans *Oms en série* (1957), Stefan Wul imagine qu'on peut pomper cette énergie directement sur les nerfs humains pour faire fonctionner des machines de guerre et gagner la liberté de toute une espèce, idée reprise dans *Matrix* (Les sœurs Wachowski, 1999) mais cette fois ce sont les machines qui s'emparent du pouvoir et vampirisent l'énergie des humains pour leur propre compte.

Le cadre, ce peut être aussi ces contraintes qui nous tiennent en société : lois, règlements, règles de bienséance, coutumes, telles ces trois lois que l'on implante aux robots d'Asimov et qui au fond ne sont qu'une tentative de résumer l'éthique humaine à l'assemblage logique de postulats fondamentaux.

L'école, le travail, la prison ou même la mode sont autant d'expressions physiques de ces limites. Dans un contexte idéologique, il est tentant de naturaliser ces lois : faire, par exemple, du mariage monogame hétérosexuel, le seul horizon possible de l'individu humain ; ou appeler les conventions économiques qui ont cours des « lois du marché » comme si le capitalisme était l'unique voie naturelle à suivre.

Dans ces cadres, s'épanouit ou s'étiole notre psyché. Vertige de la conscience qui teste les limites de la réalité ou de l'individuation, comme chez Philip K. Dick ou Roland C. Wagner. Ou bien encore, franchissant les portes des songes, voire de l'avenir pour mieux fuir le présent ou le passé, notre esprit borderline rencontre ses propres extrémités : du *burn-out* à la procrastination, de la schizophrénie à la paranoïa en passant par le syndrome du stress post-traumatique (SSPT).

Cette connaissance de notre esprit et de ses limites nous rend facilement manipulables, nos comportements peuvent être cadrés, ciblés, au point que croyant choisir librement nous ne sommes finalement que le produit de nos propres limites. Le langage même que nous utilisons cadre notre pensée, Ludwig Wittgenstein disait « Les limites de mon langage sont les limites de mon monde » et 1984 l'a merveilleusement illustré.

Mais être contraint ne rend-il pas parfois plus créatif ? L'art naît des contraintes qui lui sont imposées ou qu'il se crée. La science-fiction ne fait pas autre chose en cartographiant ses âmes et ses cycles afin de mieux y coller souvent. Mais ne serait-ce pas également une étape avant de mieux s'en affranchir ?

AU-DELÀ

Au-delà de nos existences, que se passe-t-il ? Y'a-t-il un avant et/ou un après la naissance et la mort ? Ce sont les questions que la métaphysique pose depuis toujours et auxquelles philosophies et religions ont tenté d'apporter des réponses, parfois sanglantes, souvent exclusives, toujours définitives. Métamorphose, réincarnation, paradis, enfer ou néant de la conscience et retour des atomes qui nous composaient à la poussière dont ils sont issus ? Ces mêmes atomes, que se passe-t-il lorsqu'ils franchissent les portes des étoiles, comme dans *Stargate* ou la *Veillée de Newton* de Ken MacLeod ? Nos corps seraient désintégrés puis recomposés ailleurs, est-ce encore notre conscience qui habite ces clones lointains ou une illusion de notre permanence ? Ce serait pourtant la plus pratique des manières de voyager au-delà de la ceinture de Kuiper, au-delà des frontières invisibles de notre système solaire, et de nous répandre dans la galaxie. L'horizon est la limite que l'humanité ne cesse de franchir, jusqu'à rêver de franchir celui des trous noirs.

Mais avant de nous répandre ailleurs et au-delà, il faut peut-être s'interroger sur nos chances de perdurer dans notre propre environnement ici et maintenant. *Soleil vert* (Harry Harrison, 1966) décrit assez bien les conditions extrêmes dans lesquelles nous nous trouverons si nous continuons à puiser sans compter dans ses ressources au-delà de leurs limites. Or, nous venons de dépasser la cinquième des neuf limites planétaires, celle de la pollution : nous usons désormais de tant de produits chimiques synthétiques qu'évaluer leur impact sur l'environnement devient très difficile.

Arthur C. Clarke, le père de *2001, L'odyssée de l'espace* déclarait que la seule façon de découvrir les limites du possible, c'est de s'aventurer un peu au-delà, dans l'impossible. Faudrait-il donc briser le cadre pour progresser ?

SEUILS

Penser le seuil, c'est penser ce qui sépare irrémédiablement un espace d'un autre. Le dieu Limentinus protégeait celui de la maison romaine et il ne faisait pas bon le chatouiller. D'ailleurs, la jeune mariée romaine le franchissait portée dans les bras de son époux afin de mieux tromper la vigilance du dieu jaloux. C'est le rite de passage qui transformait la jeune fille étrangère en mère de la famille ou, pour d'autres rites, le jeune homme en guerrier. De nos jours, dans nos pays occidentaux, l'âge, le bac ou le permis de conduire remplacent discrètement ces rituels du seuil.

Il est une philosophie des seuils, la *soglitudo*, (de l'italien *soglia* : seuil) qui est une méthode de recherche en sciences conduisant potentiellement à penser hors de la boîte. Mémoire, cognition, sont les objets de travail de la *soglitudo*. Ainsi le temps, ne s'y envisage pas comme la flèche linéaire, maîtrisable et connaissable du sens commun mais peut se voir dans sa globalité, c'est-à-dire toutes les temporalités qui modèlent notre existence et celle de l'univers. La crise climatique, son hystérésis qui se produit autour de nous, est peut-être bien un symptôme de notre façon habituelle de penser le temps et le produit ultime de ces temporalités négligées. Nous oublions facilement les boucles de rétroactions qui amplifient la cause, comme le dégel de plus en plus précoce et intense du permafrost qui pourrait bien conduire à sa disparition définitive, libérant ainsi dans l'atmosphère la quantité phénoménale du méthane qui est stocké et entraînant une accélération dramatique du réchauffement climatique.

Pour un nombre incalculable d'espèces, il est déjà trop tard. Entre la Grande Oxydation du Précambrien, période après laquelle Robert Silverberg situe son roman *Les Déportés du Précambrien*, et celle que nous vivons, parfois nommée Anthropocène, douze extinctions massives ont ravagé notre terre vivante, douze seuils ont été franchis, l'extinction en cours de la biodiversité verra peut-être la fin des mammifères dont fait partie l'Humanité.

Il faudrait utiliser le voyage dans le temps peut-être pour dénouer tous les fils qui y conduisent un par un, tels les savants survivants de *La Captive du temps perdu* (Vernor Vinge, 1996).

La naissance et la mort, nous l'avons vu, sont des seuils irréversibles. Mais qu'est-ce que le seuil du vivant ? Les virus le sont paraît-il à peine, pourtant ils s'attaquent aux organismes qui le sont pleinement. Ils usent de stratégies pour franchir leurs frontières et s'en emparer à leurs propres fins. La science s'autorise aussi à franchir les barrières qui séparent les espèces et crée des hybrides d'animaux et d'humains, de chimères, dans un but expérimental ou médical, tel ces embryons mi humains mi souris destinés à produire des organes humains de substitution dont l'autorisation vient d'être prononcée au Japon. Ainsi devient presque réalité le rêve de Stevenson dans *L'île du Docteur Moreau* (1896).

Un autre seuil est celui du « dicible » en société. Internet, dont on rêvait qu'il serait un outil de connaissance et de culture mis rapidement à la portée de tous, a servi de caisse de résonance à des discours pluriels dont tous ne sont pas aussi libérateurs que le savoir. Bien qu'il soit fréquent de déclarer « qu'on ne plus rien dire », les injures et les discours de haine se déversent de plus en plus vite sur les réseaux sociaux, ouvrant chaque jour plus grand la fenêtre d'Overton.

HUBRIS

Le seul crime inexpiable de la mythologie grecque est l'hubris, la folie humaine qui consiste à se mesurer aux dieux et à tenter de les surpasser. Ainsi Icare s'envole-t-il, les ailes déployées vers sa mort tragique, et programmée, dès lors que son père prétend voler les cieux aux divinités.

Parallèlement, le roman fondateur de la SF, *Frankenstein* (Mary Shelley, 1818) est un roman de l'hubris, celle qui consiste à se substituer au Créateur et transcender les seuils de la mort et de la naissance. Tel le docteur Frankenstein, délibérément ou non, nous n'avons cessé « d'améliorer » voire « d'augmenter » l'humain. Les super-héros ne sont souvent que le résultat d'un accident ou d'une avancée technologique quand les héros anciens recevaient cette élection de naissance. Cela fait partie du projet de la biologie moderne dès l'entre-deux guerre et l'émergence de la génétique. Aujourd'hui pour certains post-humains, il n'y a pas de limites à ce que nous voulons faire de notre corps, qui n'est plus, comme pour notre environnement, qu'une matière à travailler, une ressource à exploiter au service de nos désirs ou au bénéfice des autres.

Même la mort pourrait n'être qu'une maladie dont il faut guérir. Le projet transhumaniste taquine ainsi les dieux jusque dans leurs prérogatives les plus sacrées. En observant l'évolution exponentielle des performances techniques des ordinateurs certains prédisent l'arrivée prochaine de la Singularité technologique qui fera peut-être de nos machines les dieux ultimes de *Terminator* ou indifférents de *Her*.

La Terre aussi est « malade » des humains, entre réchauffement climatique et limites planétaires franchies une à une, et certains rêvent de machiniser la nature et de la « soigner » par la technologie même qui l'a blessée.

La sortie est peut-être au fond de l'espace, contrairement à ce que chantait Jacques Sternberg en 1956. En perçant les secrets des objets incommensurables qui gravitent autour de notre système solaire, trouverons-nous les réponses qui nous manquent pour nous sauver de nous-mêmes. Mais, pour l'instant, l'espace n'est ouvert qu'aux oligarques qui n'y envoient que leurs pairs. Mais tandis qu'ils lanceront les vaisseaux générationnels (de nouveaux Titanic ?) ou créeront des colonies sur Mars, la commune humanité rêvera-t-elle d'espace les pieds dans la boue radioactive ou chimique ?

